



Dans ce numéro :

Introduction:

Est-il possible de saisir la jeunesse d'aujourd'hui? **p. 1**

Les sites de réseautage social virtuel : une fenêtre sur la vie sociale des jeunes? **p. 2**

Jeunes, génération numérique et sondage en ligne **p. 3**

Devenir père, devenir adulte ? Analyse des discours de jeunes hommes **p.5**

Jeunes en difficulté et intervention sociale : entre le Soi et le conflit **p. 6**

Conceptualiser les réalités et les enjeux auxquels font face les jeunes aujourd'hui : esquisse d'un cadre pour les politiques publiques **p. 7**

Introduction : Est-il possible de saisir la jeunesse d'aujourd'hui?

Marc Molgat

*Professeur titulaire à l'école de service social de l'Université d'Ottawa
Membre de l'Observatoire Jeunes et Société*

Annie Pilote

*Professeure adjointe à l'Université Laval
Membre de l'Observatoire Jeunes et Société*

dus et sur la construction de l'identité et le rapport à l'Autre. Elles ont aussi été marquées par l'avancée incessante des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Enfin, elles ont vu se transformer le passage à la vie adulte : hausse continue, voire vertigineuse, de la fréquentation scolaire au niveau postsecondaire (particulièrement chez les femmes), baisse du revenu et des protections sociales accordés aux plus jeunes employés, adhésion des jeunes à des modes de participation moins traditionnels, prolongation encore plus affirmée de la cohabitation avec les parents, report de l'engagement dans la vie de couple et familiale etc.

En conférence d'ouverture du colloque, Madeleine Gauthier a rappelé que, au cours du XXe siècle, l'étude de la jeunesse a toujours constitué le reflet de changements sociaux parfois plutôt vécus et parfois plutôt portés, voire déclenchés, par les jeunes (Gauthier, 2008). Évoquant le poids du baby-boom dans la définition de la jeunesse comme un moteur de changement social et de développement de la société québécoise, notamment à travers la réforme du système de l'éducation, mais rappelant aussi le choc des crises économiques des décennies suivantes et leurs effets d'abord ressentis chez les jeunes, Madeleine Gauthier a décrit la jeunesse comme un baromètre de la société : « ce

que les jeunes offrent à l'observation constitue les premières ébauches de ce que seront nos sociétés et de ce qu'elles seront dans leur complexité ». Ainsi, même si la jeunesse actuelle est « silencieusement tranquille », on pourrait y trouver l'ébauche de « réactions à rebours » aux changements sociaux en cours. C'est pourquoi, a-t-elle soutenu, la recherche sur les jeunes doit répondre à l'appel lancé par Peter Berger dans les années 1970 au sujet du projet de la sociologie : celui d'aller voir derrière les façades des structures sociales et de dévoiler ce qu'elles dérobent aux regards communs.

Les textes présentés dans ce numéro du Bulletin montrent que cet appel est entendu par-delà les années et que la recherche sur la jeunesse continue de se préoccuper du renversement nécessaire des perspectives. Chacun à leur manière, ces textes qui ont fait l'objet de communications au mois de mai dernier, interrogent les modalités d'appréhender la jeunesse – de la « saisir » pour reprendre le titre du colloque – tant du point de vue de la production des connaissances que de leur application dans les champs de l'intervention sociale et des politiques publiques. Certains le font à partir d'une réflexion sur les méthodes de recherche (Gallant; Hamel, Doré et Méthot), d'autres en suivant le fil biographique et les représentations de la paternité (Deslauriers et Molgat), d'autres enfin,

Au mois de mai 2008 se tenait à Québec un colloque organisé par l'Observatoire Jeunes et Société intitulé *Des outils pour « saisir » la jeunesse. Quelles théories, quelles méthodes, quelles interventions ?* La question qui sous-tendait ce colloque était fort simple : les changements sociaux des dernières décennies nous obligent-ils à revoir les perspectives des chercheurs dans leurs manières d'appréhender la jeunesse ? Ces changements sont nombreux et souvent rapides comme nous le rappelle la crise économique mondiale actuelle. Ces dernières décennies ont vu s'amplifier les effets de la mondialisation sur le marché du travail, sur la mobilité des indivi-

se situant davantage du côté de l'intervention sociale et gouvernementale, en examinant les bases de l'intervention auprès des jeunes en difficulté (René) et les concepts analytiques qui pourraient permettre aujourd'hui d'orienter la réflexion sur les politiques jeunesse (Franke).

Ces textes, ainsi que les autres communications présentées lors du colloque, montrent bien que les théories, les concepts et les approches méthodologiques pour comprendre la jeunesse sont multiples et constituent souvent le reflet de changements dans les manières d'être jeune et des préoccupations sociales du moment. En ce sens, la jeunesse actuelle ne nous semble pas pouvoir être saisie sous la loupe de la science sans que les approches soient non seulement renouvelées mais aussi soumises au regard critique. Une approche nouvelle, dite de « l'âge adulte émergent » (*emerging adulthood*, cf Arnett, 2004), suscite actuellement beaucoup d'engouement, particulièrement chez les psychologues et dans certains milieux de l'intervention auprès des jeunes. Or, elle présente la jeunesse dans une perspective figée et individualisante, qui la prive de son contexte social et culturel. Des chercheurs s'érigent contre cette perspective à partir de leurs recherches, tout en montrant

que des efforts conceptuels sont nécessaires pour repenser la période de la jeunesse ainsi que l'âge adulte qui en constituerait l'aboutissement, dans une période caractérisée par l'incertitude des transitions (par exemple : Blatterer, 2007 et Molgat, 2007). Cette incertitude, générée dans un contexte où le marché du travail exige plus de flexibilité de la part des jeunes travailleurs et où les discours dominants favorisent la poursuite des études et le « *be yourself* » dans la construction de l'identité, entraîne certes des appréhensions mais aussi des nouvelles manières d'être au monde, que certains proposent d'appréhender du point de vue générationnel comme le fait Jacques Roy (2008) à propos des étudiants québécois en formation collégiale.

Aujourd'hui comme naguère, les jeunes suscitent les espoirs et les inquiétudes de la société. Ils sont observés, scrutés, saisis aussi parfois – dans le sens négatif de ce terme – par une société qui cherche à contrôler les frasques et les errements de la jeunesse, mais aussi à canaliser les ressources qu'elle représente (le contexte du vieillissement de la population y est propice !). Dans une société caractérisée par la circulation des savoirs et la réflexivité des acteurs sociaux, il y a donc lieu de s'inter-

roger sur la manière dont la jeunesse est comprise, sur les problématiques qui sont favorisées et sur l'orientation de l'action sur (ou pour ?) les jeunes. Nous espérons que ce bulletin permette au lecteur d'entamer cette réflexion.

Références

- ARNETT, J. J. (2004) *Emerging Adulthood. The Winding Road from the Late Teens Through the Twenties*, New York, Oxford University Press.
- BLATTERER, H. (2007) *Coming of age in times of uncertainty*, New York et Oxford, Berghahn Books.
- GAUTHIER, M. (2008) Pourquoi étudier la jeunesse? Conférence d'ouverture au colloque *Des outils pour « saisir » la jeunesse. Quelles théories, quelles méthodes, quelles interventions ?*, Congrès de l'ACFAS, Québec, le 8 mai.
- MOLGAT, M. (2007) « Do transitions and social structures matter? How “emerging adults” define themselves as adults », *Journal of Youth Studies*, vol. 10, no. 5, p. 495-516.
- ROY, J. (2008) *Entre la classe et les McJobs. Portrait d'une génération de cégépiens*, Québec, Presses de l'Université Laval.

Les sites de réseautage social virtuel : une fenêtre sur la vie sociale des jeunes?

Nicole Gallant

Professeure chercheure à l'INRS Urbanisation Culture Société
Membre de l'Observatoire Jeunes et Société

Les nouvelles technologies de la communication (Internet, cellulaire) occupent une place importante dans la vie sociale des jeunes d'aujourd'hui. Certaines de ces technologies, comme le clavardage ou le téléphone cellulaire, permettent une extension (en distance, vitesse et endroits) de modes relationnels que nous connaissons déjà, sans en transformer l'essence. En revanche, d'autres, notamment les « sites de réseautage social en ligne » ou « virtuel » (tels *Facebook*, *Myspace*, etc.), modifient davantage la nature des rapports sociaux, en rendant public un espace qui jusqu'ici relevait davantage du domaine

privé. Comment la recherche peut-elle tirer parti de cette « fenêtre » sur la vie sociale de la jeunesse?

D'un site à un autre, le fonctionnement général du réseautage social en ligne reste assez similaire. Typiquement, un « profil » d'utilisateur est constitué d'une page web, qui sert à se présenter (avec texte et photos) et sur laquelle on trouve aussi une sorte de babillard (appelé le « mur » sur *Facebook*), où les amis de l'utilisateur peuvent laisser des messages. Ces amis doivent au préalable avoir été approuvés comme tels par l'utilisateur; les « amis » ainsi accrédités figurent aussi sur

la page de l'utilisateur, sous forme d'une liste de noms avec photo, qui sont autant de liens vers leurs profils respectifs. L'objectif est que quelqu'un qui consulte cette page puisse se promener de profil en profil en utilisant les liens dans la liste des amis d'une personne, selon le principe que « les amis de mes amis sont mes amis ».

Ce type de sites existe depuis moins de 15 ans (le premier du genre étant soit *Classmates.com* en 1995 ou bien *SixDegrees.com* en 1997), mais leur usage semble aujourd'hui très répandu, bien qu'il soit notoirement difficile à chiffrer : *Facebook*, site le plus employé au Canada se-

lon la Clinique d'intérêt public et de politique d'Internet du Canada (Université d'Ottawa), aurait en tout 70 millions d'utilisateurs actifs ; *Myspace* serait le plus gros, avec plus de 230 millions de profils, mais dont plusieurs sont à l'abandon.

Sur le plan de la recherche, ces sites peuvent être employés comme outil d'observation directe, car ils recèlent une mine d'informations pour le chercheur. Ils permettent d'observer directement certains phénomènes – de manière minutieuse ou à très grande échelle –, le tout sans réactivité, c'est-à-dire sans que le jeune modifie son comportement en raison de cette observation. Par exemple, certains chercheurs ont étudié l'image de soi que souhaitent projeter les jeunes, en analysant les sections « champs d'intérêts ». D'autres ont montré comment, avec les zones comme le « mur », l'image de l'utilisateur devient une construction collective plutôt qu'individuelle.

Ces sites permettent aussi l'étude des réseaux sociaux des jeunes. Par exemple, il est possible d'exporter des données de *Facebook* directement dans des logiciels d'analyse structurale des réseaux sociaux permettant de constituer des cartes. En étudiant les caractéristiques des « amis » des utilisateurs, certains ont montré que les jeunes utilisateurs avaient des réseaux sociaux virtuels beaucoup plus larges, mais aussi plus homogènes en âge que les utilisateurs plus âgés; d'autres ont remarqué que les utilisateurs de *Myspace*, quel que soit leur sexe, tendent à privilégier les « amis » filles dans leur section « *Top Friends* », destinée à la hiérarchisation des « amis » préférés.

Ces sites donnent donc parfois l'impres-

sion de pouvoir *voir* le réseau social des jeunes (et ce, sans avoir à leur demander de faire des listes pour dresser la carte de leur réseau). Toutefois, dans ce contexte, le chercheur n'étudie évidemment pas les « vrais » réseaux sociaux du jeune; il n'en étudie que la manifestation sur Internet. En effet, bien qu'il y ait bel et bien absence de réactivité au chercheur, il reste que les jeunes réagissent à ce média, qui a ses règles propres et dont ils savent qu'il est publiquement accessible. Ainsi, en utilisant ces sites comme outil de recherche, on obtient un portrait de ce qui se passe *sur ces sites*, sans que nous en sachions suffisamment pour faire des inférences valides sur l'ensemble de la société.

Pour cette raison, les approches les plus prometteuses seraient plutôt celles qui combinent l'observation directe de ces sites avec des méthodes d'investigation plus traditionnelles (entretien, sondage), comme le font par exemple Madeleine Pastinelli (2007) ou Denise Carter (2005). Le recours à ces méthodes complémentaires permet d'avoir accès au *sens* que les jeunes confèrent à leur usage de ces sites.

La combinaison des deux méthodes résout, en outre, la question épineuse du consentement. Certes, on pourrait dire que, ces sites étant publics, leur observation s'apparente à faire un inventaire de ce que les gens lisent dans le métro, ou de documenter la façon dont on s'habille à l'église (avec comme particularité d'être mieux dissimulé et de pouvoir faire ses observations en temps différé). Toutefois, lors d'une étude récente, seulement 11 personnes sur 50 ont accepté qu'on extraie leurs informations vers un logiciel d'analyse des réseaux sociaux (Spiro, 2007 : 38), ce qui démontre leurs hésitations. En revanche, lorsqu'on

contacte le jeune pour un entretien ou un sondage (même en ligne), il devient un participant conscient de la recherche et peut alors autoriser qu'on étudie son profil à des fins de recherche.

De plus, de telles approches permettraient d'explorer quelles portions du réseau social des jeunes se vivent complètement en marge de ces sites (et demeurent donc inaccessibles à l'observation directe en ligne), d'étudier les règles de comportement implicites de ces sites en apprenant quelles limites les jeunes s'imposent, et de voir jusqu'à quel point les jeunes sont conscients du déplacement des frontières de la vie publique et ce qu'ils en pensent.

En somme, si les sites de réseautage social en ligne peuvent être vus comme une fenêtre sur les réseaux des jeunes, il ne faut pas oublier que celle-ci est partiellement voilée par des rideaux que seules des méthodes d'investigation plus traditionnelles peuvent dépasser.

Références

- CARTER, D. (2005) «Living in Virtual Communities: An Ethnography of Human Relationships in Cyberspace». *Information, Communication & Society*, vol. 8, no. 2, p. 148-167.
- PASTINELLI, M. (2007) *Des souris, des hommes, des femmes au village global. Parole, pratiques identitaires et lien social dans un espace de bavardage électronique*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- SPIRO, E. S. (2007) *Searching for community online: how virtual spaces affect student notions of community*. Claremont (Californie), Pomona College. En ligne: <http://ccdlib.libraries.claremont.edu/u/?stc,15>

Jeunes, génération numérique et sondage en ligne

Jacques Hamel

Professeur titulaire au département de sociologie de l'Université de Montréal

Membre de l'Observatoire Jeunes et Société

Gabriel Doré et Christian Méthot

Étudiants au département de sociologie de l'Université de Montréal

Vouloir « saisir » les jeunes qui évoluent aujourd'hui dans l'orbite sociale requiert sans conteste, outre les concepts

opportuns, les méthodes propices pour obtenir leur collaboration aux enquêtes destinées à rendre raison de la jeunesse. En effet, à l'ère de l'individualisme en vi-

gueur dans les sociétés dites postmodernes, obtenir la collaboration de quiconque aux recherches conduites notamment en sociologie n'est pas une mince affaire et

cela s'explique sous différents chefs. L'indifférence dont tout un chacun fait preuve à l'égard des choses communes ou de la vie collective est une raison parmi d'autres, en particulier chez les jeunes censément axés sur leur propre personne et leur vie individuelle.

D'autre part, les jeunes semblent réfractaires à répondre à des questionnaires sur papier reçus par la poste et devant être retournés par cette voie du fait qu'à leurs yeux la « civilisation du papier » leur semble révolue, à tort ou à raison. Nombre de méthodologues affirment toutefois que les jeunes sont de nos jours enclins à collaborer d'emblée aux sondages en ligne parce que, plus que quiconque, ils font figure de génération numérique.

En effet, aux yeux de Don Tapscott (1998), les individus âgés de nos jours entre 11 et 31 ans, c'est-à-dire nés de 1977 à 1997, représentent la première cohorte démographique qui a immanquablement gravité dans l'orbite de l'informatique, des jeux vidéo, des progiciels et des technologies liées à Internet. Les sondages révèlent, chiffres à l'appui, qu'ils recourent en grand nombre à l'informatique dans une foule d'activités — jouer, s'informer, entreprendre des recherches en ligne, télécharger de la musique, enfin échanger par écrit et verbalement — et déclarent qu'ils ne sauraient s'en passer tant ils ont grandi avec l'omniprésence de l'informatique. À ce titre, ils évoluent dans le « monde virtuel » dans lequel « chacun est invité à tâtonner et à essayer toutes les possibilités qui s'offrent à eux » (Tisseron, 2007 : 27). Les jeunes auraient dans ce contexte tendance à « tout essayer, sans préjuger de rien » (*idem*) et, dans cette veine, répondre à un sondage en ligne est conséquemment vu d'un bon œil.

Toutefois, Dillman et Bowker (2001 : 5) notent à propos des jeunes Américains que ce sont en réalité « les étudiants et les diplômés des collèges et des universités qui sont de nos jours enclins à collaborer d'emblée » aux sondages en ligne. Sans déceler une fracture numérique responsable de cette tendance au sein de la jeunesse — selon par exemple la distribution inégale des compétences et des équipements informatiques explicable en termes

de conditions sociales —, force est de constater que ce sont effectivement les étudiants qui, en majorité, acceptent de bon gré de collaborer aux sondages sur le Web du fait de leur bagage académique... et informatique !

Les auteurs des sondages en ligne doivent donc s'obliger à tenir en compte que le taux de réponse peut être sujet à cette inflexion susceptible de donner raison à Pierre Bourdieu qui affirmait, à son époque, bien antérieure à l'ère du Web, que dans tous les cas, la jeunesse ne correspond nullement à *une* génération susceptible de s'afficher sous une seule bannière comme celle, aujourd'hui, de la génération numérique.

Le sondage en ligne, avantages et inconvénients

Sous ses diverses formes, le sondage en ligne représente un moyen économique et efficace pour faire enquête. La collaboration des candidats peut s'obtenir facilement et rapidement, notamment dans les rangs des jeunes, puisque l'exercice auquel on veut les soumettre peut prendre dans leur esprit la forme ludique à laquelle les jeux vidéo et les « nouvelles technologies » numériques les ont habitués.

En effet, les éventuels répondants se connectent au site Web du sondage au moyen d'un lien URL. Dans la foulée, ils peuvent prendre connaissance de l'enquête accompagnée, dès la première page, d'informations utiles pour en connaître les caractéristiques et les engagements à leur égard en matière de sécurité et de confidentialité. Sur l'écran défilent ensuite les questions ou les énoncés auxquels ils doivent réagir en cliquant sur les « boutons radio » correspondant aux réponses de leur choix. C'est la technique du *point and click*, qui n'a plus de secret pour les adeptes des jeux vidéo et les navigateurs du Web.

Sous cette forme, les réponses aux questions sont choisies avec exactitude. Le questionnaire est, de plus, orchestré de manière à ce que les questions s'affichent automatiquement selon les réponses données au préalable et seules celles appropriées sur cette base apparaissent à l'écran. En d'autres termes, les répondants n'ont

plus à tenir compte de certaines indications parsemant les questionnaires sur papier : « Si vous avez répondu oui, passez à la question X ». Toute information complémentaire peut surgir automatiquement dans une fenêtre accessoire à celle où figurent les questions au menu et les répondants peuvent en prendre connaissance sur le champ et sans distraction aucune.

Force est de constater, à la lumière de deux enquêtes conduites par nos soins sur cette base, que la collaboration au sondage en ligne ne pose pas problème dans les rangs des jeunes. Le talon d'Achille de l'entreprise tient en partie à la technique du *point and click* qui apparaît pourtant le vecteur de leur collaboration. La vitesse que sous-tend appuyer sur un « bouton radio » peut en effet conduire les jeunes répondants à cliquer machinalement sur l'un ou l'autre des boutons réponse sans égard à la question à laquelle ils doivent répondre ou à l'énoncé qu'ils sont invités à qualifier.

En guise de conclusion

Le sondage en ligne représente sans nul doute un moyen, voire un outil efficace pour « saisir » la jeunesse qui, aujourd'hui, prend à tous égards le visage de la génération numérique prête « à tout essayer, sans préjuger de rien », y compris collaborer à une enquête sociologique loin d'être un jeu pour ces jeunes qui ont grandi au temps de la révolution virtuelle. Il doit toutefois être conçu de manière à déjouer la vitesse à laquelle ils peuvent y répondre grâce au *point and click* conforme à la rapidité Internet à laquelle est encline la génération numérique.

Références

- DILLMAN, D. A. et DENNIS K. B. (2001), "The Web questionnaire challenge to survey methodologists", dans Ulf-Dietrich Reips et Michael Bosnjak (dir.), *Dimensions of Internet science*, Lengerich (All.) Pabst Science Publishers, p. 159-178.
- TAPSCOTT, D. (1998), *Growing Up Digital: The Rise of the Net Generation*, Toronto, McGraw-Hill.
- TISSERON, J. (2007), *Virtuel, mon amour*, Paris, Albin Michel.

Devenir père, devenir adulte ? Analyse des discours de jeunes hommes

Jean-Martin Deslauriers

Professeur adjoint à l'École de service social de l'Université d'Ottawa

Marc Moïgat

Professeur titulaire à l'École de service social de l'Université d'Ottawa

Membre de l'Observatoire Jeunes et Société

L'entrée dans la paternité constitue-t-elle un point tournant dans la manière dont les jeunes hommes se considèrent ou non comme des « adultes » ? Dans le contexte social actuel de report de la vie de couple et d'entrée dans la vie familiale, on a tendance à se représenter les jeunes hommes comme étant réfractaires à l'engagement et aux responsabilités, notamment en ce qui concerne la paternité. Les films et les télé-séries québécoises du genre « Horloge biologique » et « Les Invincibles » contribuent à construire cette représentation. Nous avons cherché à renverser cette perspective afin d'essayer de mieux saisir comment les premiers intéressés, soit les jeunes hommes eux-mêmes, se représentent la paternité en lien avec le « devenir adulte » qui semble aujourd'hui de plus en plus reporté sur le fil des biographies individuelles.

La théorie des parcours de vie (Elder *et al.*, 2004) permet d'envisager la jeunesse comme une période de transitions multiples vers la vie adulte. Les trajectoires normatives et institutionnalisées des jeunes vont de l'école au marché du travail, de la vie chez les parents à l'occupation d'un logement à soi de même que du célibat à la vie de couple et les débuts de la vie familiale. Mais ces dernières années, cette période de transitions est marquée par le report du franchissement de certains seuils et l'allongement de la jeunesse ; en même temps, les parcours sont moins linéaires et comportent bon nombre de revirements ainsi que de l'intermittence, notamment dans les domaines de la formation et de l'insertion professionnelle. Ces transformations ont d'abord été comprises comme une sorte de réaction aux contraintes imposées par le marché du travail, puis, plus récemment, comme des manifestations d'un changement culturel profond lié à de nouveaux rapports au travail et à la famille (Leccardi, 2006).

Il n'empêche qu'un type de parcours tend

à s'imposer aujourd'hui comme une nouvelle norme de la jeunesse : études plus longues couronnées d'un ou de plusieurs diplômes, insertion dans un emploi stable et bien rémunéré, indépendance résidentielle en couple, puis en toute fin de parcours, établissement du projet familial. En considérant que les jeunes hommes sont moins nombreux que les jeunes femmes à poursuivre leurs études et qu'ils ont connu depuis les années 1980 une nette diminution de leurs revenus, il nous semble important d'interroger spécifiquement leurs manières de se dire adulte. Il importe d'analyser ces représentations tant chez ceux qui suivent de tels parcours normatifs que chez ceux qui en dérogent et qui, se plaçant en marge des attentes sociales, deviennent pères plus tôt.

L'exploration de cette question se fonde sur l'analyse de deux corpus d'entretiens, constitués d'une part de jeunes adultes âgés de 25 à 29 ans, n'ayant pas d'enfants et ayant pour la plupart des études postsecondaires (n=22) et, d'autre part de jeunes pères âgés de 16 à 21 ans détenant tout au plus un diplôme d'études secondaires (n=23). Quoique différentes dans leurs orientations et méthodologies respectives, ces enquêtes permettent de constater que les deux groupes de répondants ne perçoivent pas de la même manière la paternité et y accordent une place différente dans leur sentiment d'être adulte. Chez les 25-29 ans, plusieurs se perçoivent davantage ancrés dans une « vie de jeunesse » et sont ambivalents dans leur définition de soi comme adulte. Cela peut être lié à leur passage plus progressif à la vie adulte, marqué par un avenir encore indéterminé. Ceux qui, dans ce groupe, se disent adultes, fondent leurs discours sur des éléments qui se chevauchent habituellement : le regard des autres sur eux, leurs responsabilités au travail, leur niveau d'autonomie, leur indépendance et responsabilités financières et, enfin, leur âge biologique. Pour leur part, les jeunes pères âgés de 16 à 21 ans considèrent qu'ils sont passés

rapidement à la vie adulte en devenant père, leur âge ayant moins d'importance pour marquer cette transition que leur nouveau rôle. Ce passage s'est accompagné de l'acceptation de nouvelles responsabilités familiales et en emploi, de changements dans le style de vie et d'un sentiment de satisfaction face au fait de « vieillir ».

Quand ils se prononcent sur leur éventuelle entrée en paternité, les 25-29 ans la décrivent en soulignant les difficultés liées au rôle de père. Et si quelques uns se disent prêts à les accepter, la plupart expriment beaucoup d'hésitations et il est alors question de responsabilités lourdes, que certains cherchent à fuir. Chez les 16-21 ans, déjà pères, la paternité est perçue de manière beaucoup plus positive et l'évaluation de leurs capacités face aux défis qu'elle comporte est optimiste. Pour presque tous ces pères – et malgré des moments difficiles – l'entrée dans la paternité n'est pas interprétée dans leur récit comme une transition « anormale ». Ainsi, bien que pouvant être considérée par la société comme un événement « accidentel » ou une bifurcation de trajectoire, la paternité chez ces jeunes pères se construit, parfois avant et parfois après l'annonce et la venue de l'enfant, comme un véritable projet de vie.

Malgré les limites de la comparaison entre les deux corpus, l'analyse révèle l'importance du « devenir père » dans la définition de soi comme adulte. En fait chez les jeunes pères rencontrés, l'avènement de la paternité est souvent considéré comme un sceau de réussite. A contrario, les 25-29 ans sont souvent réticents à parler de la paternité ; ils sont nombreux à exprimer de l'incertitude et des sentiments équivoques face à un éventuel projet de paternité ; certains sont encore plus méfiants. Cette différence de représentations s'explique bien sûr par l'expérience de la paternité elle-même et la (ré)interprétation subjective du parcours qu'elle provoque chez les jeunes pères. Elle renvoie aussi cependant à une

interrogation concernant le groupe plus âgé : comment expliquer leurs appréhensions? Bien que cette question ait attiré l'attention de certains chercheurs, la loupe sous laquelle elle est placée est souvent teintée par des perspectives centrées sur le travail et les considérations financières. Or, c'est rarement sur ces bases que les interviewés y réfèrent. C'est pourquoi la recherche aurait avantage à s'attarder davantage aux discours des jeunes hommes sur leur paternité, réelle ou éventuelle. Véritable enjeu social, leurs réticences

peuvent affecter non seulement le moment choisi par le couple pour la première naissance, mais aussi – et plus globalement – les taux de natalité. C'est aussi en ce sens que les points de vue des jeunes hommes, avec ou sans enfants, permettent de questionner les prescriptions sociales concernant les préalables à la paternité.

Références

ELDER, G. H., Jr., JOHNSON M. K., et R. CROSNOE (2004) «The Emergence

and Development of Life Course Theory», dans Jeylan T. Mortimer et Michael J. Shanahan (dirs.) *Handbook of the Life Course*, p. 3–19. New York, Springer Science and Business Media.

LECCARDI, C. (2006) «Facing Uncertainty. Temporality and Biographies in the NewCentury», dans Carmen Leccardi et Elisabetta Ruspini (dirs.) *A New Youth? Young People, Generations and Family Life*, p. 16–40. Aldershot and Burlington, Ashgate Publishing.

Jeunes en difficulté et intervention sociale : entre le Soi et le conflit

Jean-François René

Professeur agrégé à l'École de travail social de l'Université du Québec à Montréal

Dans une société en mutation comme la nôtre, certains jeunes n'arrivent pas à s'en sortir, à se faire une place au soleil. Prenant appui sur une recherche portant sur les pratiques d'affiliation des Auberges du cœur du Québec, cet article vise à faire ressortir l'importance des supports sociaux dans la construction de l'autonomie des jeunes en difficulté (René et al., 2008). Rappelons que la mission première des Auberges du cœur est d'héberger des jeunes en difficulté, «afin d'améliorer le soutien offert à ces jeunes en quête de reconnaissance et d'un espace social pour s'épanouir» (Regroupement, 2008).

Comme le souligne Le Breton, l'autonomie semble actuellement constituer une dimension incontournable de l'entrée dans la vie adulte (2007: 33). Être autonome implique la liberté et la capacité de faire des choix concernant sa vie actuelle et future, sans exclure pour autant ceux et celles qui nous entourent. Il faut savoir reconnaître d'où l'on vient, et avoir accès aux ressources permettant de réaliser les actions que l'on entreprend. Lorsque de telles conditions sont réunies, s'accroît la confiance en Soi, ainsi qu'un sentiment d'utilité et de sécurité face à l'avenir. Or, bien des jeunes en difficulté ne disposent pas de tels atouts. La recherche effectuée auprès des Auberges du cœur permet d'identifier trois avenues essentielles pour

que le travail de construction de l'autonomie chez ces jeunes dépasse une logique d'individualisation.

Il faut tout d'abord situer l'intervention dans une perspective de continuité. Presque tous les jeunes que nous avons rencontrés dans notre étude ont vécu des problèmes familiaux : absence ou bris de communication; séparation des parents; violence familiale; rejet ou abandon. S'en suivent des problèmes de divers ordres à l'école et, pour les plus vieux, sur le marché du travail. Quand des jeunes en difficulté se retrouvent dans un environnement tel que celui des Auberges du cœur, ils cherchent d'abord à prendre pied, à soigner des blessures, à travailler sur Soi. Ils ont besoin d'un milieu de vie qui leur offre le soutien, la sécurité et la stabilité qui leur a souvent fait défaut. C'est un facteur essentiel de réussite, du moins pour une majorité de jeunes.

Ce milieu de vie qu'est l'auberge offre par la suite l'opportunité d'expérimenter un «nouveau départ». Les résidants sont appelés à mieux structurer leur quotidien, à amorcer différentes démarches d'insertion, et à élaborer des projets à plus long terme. Dans ce contexte, par leurs valeurs et leur manière d'être en relation avec les autres, les intervenants présentent aux résidants des modèles d'adultes différents de ceux qu'ils ont connus. Dans la pratique, leur travail de soutien prend la forme de l'é-

coute, de différents types d'accompagnement, d'appuis et d'encouragements face aux démarches entreprises. Il se perpétue souvent au-delà du séjour, dans le cadre parfois structuré, parfois informel, du « post-hébergement ».

Situer l'intervention dans une perspective de continuité exige aussi, et c'est la deuxième avenue, la création de passerelles vers la communauté et la société en général. Il importe que ces jeunes aient l'occasion de développer leurs talents et leurs capacités. Pour qu'ils puissent «s'en sortir», pour reprendre le slogan des Auberges, cela requiert donc un engagement de toute la société. Il faut que des signaux extérieurs témoignent d'une ouverture, d'une réelle confiance en leurs potentialités, et que les jeunes aient l'opportunité d'expérimenter de nouvelles manières d'être en lien avec la société.

Aux Auberges du cœur, ce travail d'affiliation emprunte, selon les besoins de chacun, des voies diverses, en partie externes à l'organisme lui-même: plateau de travail, projet artistique, bénévolat, engagement social, etc. Les jeunes entrent alors en relation avec la société d'une manière plus constante et positive, créant un sentiment d'utilité qui change le regard de l'Autre et le regard sur Soi. Toutefois, créer ces passerelles demeure une étape exigeante pour tous : pour les jeunes, qui doivent apprendre à vivre avec les exigences et les règles

des milieux où ils s'investissent et pour les partenaires externes, qui se doivent d'être plus conciliants afin de faciliter ce travail d'affiliation.

Enfin, la troisième avenue se définit par le besoin, dans notre société, de créer des espaces pour la critique et le conflit. Reconnaître l'Autre et sa différence va au-delà des liens sociaux que ces jeunes tissent avec la société. Il faut en effet reconnaître qu'ils peuvent être en mesure d'élaborer leurs propres narrations du monde, qu'ils ne sont pas que des consommateurs de services, mais bien des citoyens. La prise en compte de cette citoyenneté se révèle une étape essentielle sur le chemin qui mène au respect de Soi. Elle se construit à travers l'affirmation de ses droits, favorisant ainsi la constitution d'un acteur social, un processus qui participe de la quête d'autonomie.

Règle générale, il est difficile pour la jeunesse en difficulté d'accéder aux espaces de participation sociale, aux lieux où se prennent les décisions, où s'exerce le pou-

voir. Pour ces jeunes, ces lieux sont souvent bloqués, inatteignables, et laissés aux experts. Pourtant, s'affilier, c'est être en mesure de faire des choix, de prendre des décisions concernant le vivre-ensemble. Il faut donc rendre le pouvoir plus visible, accessible; permettre de l'exercer, de le questionner, de le contester. De tels espaces doivent exister non seulement dans l'Auberge mais aussi à l'extérieur d'elle. Des espaces qui font office de médiations, non pas pour chercher à créer un consensus, mais pour être en mesure de débattre, d'inventer, de chercher de nouvelles solutions. Toutefois, de tels espaces apparaissent aujourd'hui plutôt rares et fragiles. Dans les Auberges étudiées, il s'agit d'un défi constant, qui mérite une attention toute particulière de la part des intervenants.

En terminant, rappelons qu'il n'est pas toujours aisé d'accéder à l'autonomie dans une société comme la nôtre. Sans supports sociaux et sans appartenances, le travail sur Soi demeure ancré dans une logique de responsabilisation individuelle, ce qui ris-

que de fragiliser, voire d'exclure à nouveau le jeune en difficulté, plutôt que de faciliter son affiliation. La quête d'autonomie, en tant qu'exigence de nos sociétés, passe par la rencontre de l'Autre, et la possibilité du conflit comme moment fondateur de cette rencontre.

Références

LE BRETON, D. (2007) *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 362 p.

REGROUPEMENT DES AUBERGES DU COEUR (2008) «Mission», En ligne <http://www.aubergesducoeur.com/regroupement/index.php>, (page consultée de 08 décembre 2007)

RENÉ, J.-F., DUVAL, M. CLOUTIER, G. et A. PONTBRIAND (2007) *Les pratiques d'affiliation dans les Auberges du cœur. Consolidation des pratiques communautaires d'affiliation sociale auprès des jeunes sans-abri du Québec*. Regroupement des Auberges du cœur. Rapport de recherche, avril 2007, 83 p.

Conceptualiser les réalités et les enjeux auxquels font face les jeunes aujourd'hui : esquisse d'un cadre pour les politiques publiques

Sandra Franke

Chercheure principale, Projet de recherche sur les politiques, Gouvernement du Canada

Dans le cadre du projet interministériel « Investir dans la jeunesse : leçons tirées des politiques, de la pratique et de la recherche », le Projet de recherche sur les politiques (PRP) du gouvernement canadien propose un cadre analytique permettant d'appréhender les réalités, enjeux et défis auxquels font face les jeunes canadiens dans diverses sphères de la vie et à différentes étapes du passage à l'âge adulte. Cet exercice s'inscrit dans une réflexion plus large sur le bien-être et la pleine intégration des jeunes dans la société canadienne, en regard des conditions changeantes qui façonnent les modes d'entrée dans la vie adulte et des nouvelles formes de risque qu'elles génèrent.

Le passage à la vie adulte est certainement

moins linéaire qu'avant. Aujourd'hui, les jeunes vont et viennent entre le statut de dépendance et d'indépendance. Par exemple, plus du tiers des jeunes canadiens reviennent au foyer parental après un premier départ. Ils combinent aussi plusieurs activités : actuellement, plus de 50 % des jeunes âgés entre 17 et 29 ans sont à la fois aux études et au travail. Enfin, ils explorent les voies qui s'offrent à eux et changent souvent d'orientation, et ce dans différentes sphères de la vie. Dans une économie du savoir, les jeunes d'aujourd'hui sont aussi appelés à poursuivre de plus longues études. Présentement au Canada, plus de 70 % des emplois nouvellement créés ou en voie de l'être exigent des études postsecondaires. On prévoit que d'ici 2015, 35 % des nouveaux emplois vont exiger au minimum un diplôme universi-

taire (Lapointe et al, 2006). Conséquemment, plusieurs jeunes retardent leur stabilisation en emploi et repoussent le départ du foyer parental et la formation de leur propre famille (Beaujot et Kerr, 2008).

Le caractère fragmenté des transitions répond sans doute au désir de liberté et d'expérimentation des jeunes qui explorent ainsi de nouvelles opportunités leur permettant de se développer au plan personnel. Mais il introduit aussi plus de risques, particulièrement pour ceux qui ne peuvent pas compter sur des soutiens familiaux, financiers ou communautaires lorsqu'ils rencontrent des défis importants.

Bien que nous observions des tendances générales, les cheminements varient considérablement selon différents sous-groupes

de jeunes. Les jeunes immigrants, par exemple, ont tendance à quitter le foyer parental plus tardivement et à étudier plus longtemps que les autres jeunes canadiens. Les jeunes Autochtones, quant à eux, ont tendance à quitter le foyer parental et les études de manière plus précoce. Au-delà de ces grandes catégorisations, le portrait de la jeunesse canadienne se complexifie encore davantage si l'on tient compte des défis que rencontrent les jeunes dans d'autres sphères de leur vie et des interactions entre les différentes situations vécues. Cela sans compter qu'ils n'ont pas tous accès aux mêmes types ni à la même quantité de soutiens et de ressources. Il n'est donc pas surprenant que la plus importante tendance en matière de politiques jeunesse à travers le monde soit de décloisonner la manière de penser la jeunesse en favorisant une approche globale tenant compte de tous les aspects de la vie des jeunes : personnel, psychologique, éducatif, familial, social, communautaire, etc.

Une autre importante direction des politiques jeunesse consiste à éviter de mettre trop l'accent sur les difficultés des jeunes et à adopter une conception plus positive misant sur leurs forces et leur contribution au bien-être de la société. On voit ainsi de plus en plus de politiques jeunesse se doter d'objectifs en matière de *bien-être*, de *renforcement des pouvoirs*, ou de *citoyenneté active*, qui viennent s'ajouter aux préoccupations plus traditionnelles comme la santé, l'intégration sociale ou l'insertion professionnelle. Du coup, ce ne sont plus les « jeunes à risque » en tant que sous-population que visent ces nouvelles politiques mais bien l'ensemble des jeunes. Elles suivent ainsi une logique davantage axée sur *l'investissement social*.

Alors que près de 90% des états nationaux en occident sont dotés d'une politique nationale ou de mécanismes de coordination nationale pour la jeunesse, au Canada c'est à l'échelle des provinces ou des villes que se sont développées des initiatives plus intégrées sur la jeunesse. Au palier fédéral, il n'y a pas, pour ainsi dire, de vision partagée de la jeunesse. Un certain nombre de politiques sectorielles ciblent les jeunes en fonction de problématiques particulières (habituellement définies en fonction de « groupe à risque ») mais elles ne sont pas toujours arrimées à l'ensemble des conditions et des dynamiques qui affectent la vie des jeunes. Dans une perspective de politiques publiques, l'intérêt d'un cadre conceptuel est précisément d'offrir une lecture cohérente des problématiques jeunesse d'un point de vue multisectoriel afin d'assurer une plus grande efficacité et une meilleure coordination entre les politiques destinées à la jeunesse.

C'est dans cette veine que le PRP propose un cadre fondé sur les *parcours de vie* (Franke, à paraître). Le cadre permet de conceptualiser les interactions entre : 1) les trajectoires dans lesquelles s'engagent les jeunes dans différentes sphères de vie; 2) les changements (ou transitions) qui marquent leurs parcours; et 3) les structures sociales plus larges dans lesquelles ces dynamiques opèrent.

Quatre grands types de trajectoires sont distinguées: a) des trajectoires d'émancipation de la famille d'origine; b) des trajectoires d'apprentissage et de rapport au travail; c) des trajectoires de responsabilisation financière; et d) des trajectoires d'appartenance et de participation. L'ensemble de ces trajectoires reflète une démarche de développement de l'autonomie

face à certains *rôles sociaux* dans des sphères de vie particulièrement importantes pour les jeunes.

Le cadre attire aussi l'attention sur les divers types et sources de risque et sur les opportunités qui influencent l'issue des trajectoires. Dans chaque région du Canada, il existe une configuration particulière de rôles, de responsabilités et de modalités de gouvernance entre les institutions du marché, de l'État, de la famille et de la communauté. Selon ces formes variables *d'architecture sociale*, différents mécanismes sont mis à contribution pour favoriser l'accès à certaines ressources permettant aux jeunes de réaliser des transitions importantes ou à faire face à certains risques. Le cadre permet en outre de mieux comprendre les impacts de différents arrangements institutionnels sur les possibilités et défis de différents sous-groupes de jeunes vivant à différents endroits au pays.

Références

- BEAUJOT, R. et J. KERR (2008) *Nouvelles tendances dans les transitions chez les jeunes au Canada*. Document de discussion, Projet de recherche sur les politiques, Gouvernement du Canada.
- FRANKE, S. (à paraître) *Réalités contemporaines et enjeux émergents auxquels font face les jeunes au Canada: Cadre analytique pour la recherche, l'élaboration et l'évaluation des politiques publiques*. Document de recherche, Projet de recherche sur les politiques, Gouvernement du Canada.
- LAPOINTE, M. et al. (2006) *Perspectives du marché du travail canadien pour la prochaine décennie, 2006-2015*. Ressources humaines et Développement social Canada, Gouvernement du Canada.



490, rue de la Couronne, Québec (Québec) G1K 9A9
Téléphone : (418) 687-6405
Télécopieur : (418) 687-6425
obsjeunes@ucs.inrs.ca
www.obsjeunes.qc.ca



Coordination:
Marc Molgat et Annie Pilote

Graphisme et édition:
Observatoire Jeunes et Société